

endetté. Comment n'y avait-elle pas songé plutôt ? Elle lui dit :

—Confiez-moi tout. Je ne veux pas que vous ayez le moindre ennui ; vous avez des créanciers ? vous êtes gêné ?

Il rougit. Elle crut l'avoir fâché.

—C'est une mère qui vous parle ! dit-elle.

—Mère, j'ai vécu seul jusqu'aujourd'hui, sans protection. Et je continuerai de vivre sans recours à personne. Il se peut que vous soyez riche, mère. Tant mieux, mais je l'ignorerai toujours. Votre fortune ne m'appartient pas, elle est à vos enfants. Elle est à vous et à votre mari. Du reste, je gagne largement de quoi vivre. M. de Pontalès me donne cinq cents francs par mois et je n'ai pas de dettes. Tranquillisez-vous !

—J'avais cru deviner que vous vouliez me de mander quelque chose.

—C'est vrai.

—Dites, car je ne devinerai plus.

—Je n'ose.

—Pourquoi ?

—Cela me semble énorme, à présent que j'y pense.

—Qui sait ? Dites toujours, mon fils.

—Vous ne me tutoyez plus ?

—Aie confiance en moi. Que désires-tu ?

Il parla plus bas encore.

—J'ai un frère, n'est-ce pas ?

—Oui, Bernard.

—Et une sœur ?

—Bernerette.

—Je les aime sans les connaître. Les connaîtrai-je jamais ?

—Cela est grave.

—Vous voyez mère, que j'avais raison tout à l'heure d'hésiter

Et il ajouta avec amertume :

—Je n'aurai jamais que la seconde place dans votre cœur.

—Oh ! mon fils

Pardon, mère.

—Je ne refuse pas, seulement il faut me laisser le temps d'y songer. Certes, mon enfant, je te verrais avec joie au milieu de la famille qui est la mienne, et s'il se pouvait que tu ne me quittasses point, je serais complètement heureuse. Et s'il t'est défendu par les lois de le réclamer, ce droit, je te le reconnais, car il vient de mon cœur. N'as-tu pas souffert assez longtemps de ton isolement ? Par bonheur, dans cette solitude, ton âme ne s'est pas desséchée. Tu as rencontré de braves gens qui t'ont appris à être bon. Mais la vie te doit quand même une compensation. Et où la trouveras-tu, cette compensation, si ce n'est auprès de moi ? Puisque tout naturellement ton cœur s'élançait vers Bernard et vers Bernerette, puisque tu ressens pour eux de l'affection, au lieu de les envier, eux plus heureux que toi, je ne puis t'empêcher de les aimer. Je n'ai pas le droit de t'appeler mon fils. Bernard et Bernerette ne sauront jamais que je suis ta mère, mais je serais heureuse entre toutes, malgré les tristesses du passé, si mon fils et ma fille t'aimaient comme leur frère. Ne serait-ce pas justice et pourquoi ne t'aimeraient-ils pas ?

—Alors, mère, je les connaîtrai bientôt ?

—Oui.

—Je pourrai devenir leur ami ?

—Oui. Laisse-moi seulement le temps de réfléchir à cette présentation. Elle se fera, je l'espère du reste, le plus naturellement du monde. Il y a, entre mon frère Antoine et moi, des souvenirs qui nous ont éloignés l'un de l'autre. Les deux familles ne se voient pas. J'oublierai ces souvenirs. Mon frère viendra rue Ampère et nous irons rue de Courcelles. Puisque tu es attaché à Pontalès, tu seras vite de nos réunions. Est-ce cela que tu désires ?

—Oh ! ma mère, que vous êtes bonne !

—Je suis bonne pour moi, surtout, mon fils. Te voir presque librement ! Comprendre tes regards pleins de respect, de reconnaissance et de tendresse ! Te faire vivre de ma vie ? Te montrer que, malgré le secret de ma première union, j'ai su inspirer autour de moi le respect, l'affection, le dévouement. Puis-je avoir un autre rêve que celui-là ? Et ne suis-je pas sûre de voir tous les jours grandir ton propre amour filial par le spectacle même de l'amour filial de ton frère et de ta sœur ?

Seulement, mon fils, il te faudra une extrême prudence. Songe qu'un mot, qu'un regard, qu'un rien, échappé à ta tendresse peut perdre ta mère, et briser sa vie. Car je mourrais, mon enfant, de la révélation du secret de ta naissance. Il y a des secrets qui tuent. Celui-là est du nombre.

—C'est à mon tour de vous dire : Mère ayez confiance en moi.

—J'aurai confiance, mon fils.

—J'ai entendu dire par Patoche que vous ne deviez pas demeurer longtemps à Paris.

—En effet, mon mari a été nommé colonel d'un régiment en garnison à Nancy. Je le suivrai naturellement dans sa nouvelle garnison. Je l'aurais suivi au Tonquin si j'avais pu emmener avec moi mes deux enfants.

—M. de Cheverny est colonel du 145^e de ligne je crois ?

—Oui.

—Le hasard a bien fait les choses, mère, car je suis moi, sous-lieutenant de réserve au même régiment. C'est au 145^e que j'irai prochainement passer ma période de vingt-huit jours et faire les grandes manœuvres.

—J'aurai donc deux de mes enfants dans ce régiment, car mon fils Bernard va s'y engager dans quelques jours.

—Tant mieux.

—De Nancy à Paris, il ne nous sera pas comode de nous voir, mon enfant. Mais je ferai de fréquents voyages à Paris. Toi-même en dehors de ton temps de service, tu pourras venir à Nancy. J'habiterai le château des Aulnaies, en dehors de la ville. Mon mari l'a acheté et est en train de le meubler. Les Aulnaies sont en pleine campagne, la liberté y est grande. Enfin, il se peut que nous trouvions, à Nancy ou dans les environs, une situation en rapport avec tes goûts. Tu ne tiens pas à Paris ?

—Je serai heureux partout où je serai près de vous.

—De près comme de loin, je veillerai sur toi, mon enfant.

Marguerite et Pierre Gironde se quittèrent, après avoir causé longtemps encore. Elle ne pouvait, la pauvre mère, si indignement trompée, se rassasier de l'entendre, celui-là qu'on lui disait être son fils. Elle s'emplissait les yeux et le cœur de ses paroles, de ses regards, de ses douceurs et de ses câlineries. Ils convinrent de se revoir tous les jours, tant que durerait le congé du colonel de Cheverny. Elle ne devait partir pour Nancy qu'à la fin du mois.

Lorsqu'elle sortit du bureau de Patoche, il l'accompagna jusque sur le carré et penché sur la rampe de l'escalier il l'écoutait descendre. Il entendit le roulement d'une voiture. Elle était partie. Il poussa un soupir et rentra.

Dans le bureau, nonchalamment appuyé contre la caisse, Patoche le contemplait avec un sourire de bonhomie cruelle.

—Compliments, mon fils, tu as fort bien joué ton rôle.

—C'est horrible ! murmura Gironde.

Patoche se mit à rire.

—Ce n'est pas si difficile que tu crois, il n'y a que le premier mensonge qui coûte, et pas si horrible, ma foi, que tu veux bien le dire. En t'écoutant tout à l'heure t'exprimer si chaleureusement je me félicitais du choix que j'avais fait de ta per, sonne, et en regardant madame de Cheverny, en la voyant si heureuse, les yeux emplis de larmes de joie, je réfléchissais sur la mauvaise action que nous commettions là n'était pas un bien grand crime, puisque grâce à nous cette femme éprouvait tous les bonheurs de la maternité. Voistu, garçon, en ce monde, c'est la foi qui nous sauve. Elle te croit son fils. Le serais-tu vraiment, qu'elle n'en aurait pas plus de joie. Donc, tout est bien. Moi je n'ai pas plus de remords qu'un enfant qui vient de naître. Et je me sens léger comme une hirondelle. Tra la la, tra la la...

Il esquissa, en fredonnant, un pas de valse. Son gros ventre ballottait sur ses cuisses et les longues basques de son habit passé de mode, voltigeant autour de lui, faisaient de Patoche, chose curieuse, la caricature énorme du gentil oiseau qu'il venait de nommer.

—Voyons, ne prends donc pas cet air de ca-

davre. Tu n'es pas coupable de rien. Je suis responsable de tout et en avant la musique. Tra la la.

—Oui, c'est horrible, répéta Gironde. J'avais le cœur déchiré en écoutant cette femme me parler doucement, comme à son fils. Il me prenait des envies de me jeter à ses pieds et de tout lui dire.

—Hé ! prends garde, garçon !

—Je ne l'ai pas fait et je ne le ferai pas. Puisque j'ai résisté une première fois à ce mouvement, je résisterai jusqu'à la fin. Soyez tranquille.

—A la bonne heure. Tra la la, tra la la.

—En l'écoutant, je vous l'avais dit, Patoche, c'est ce que je craignais, il me revenait de vagues souvenirs de mon enfance. Ses paroles n'étaient plus pour moi qu'une musique, pareil à un accord lointain, rythmant ces souvenirs. Et je revoyais alors mes premières années, là-bas en Italie, au pied des rudes montagnes baignées par la mer bleue, les courses dans les rochers, les longs sommeils sous les oliviers à l'ombre desquels dorment les couleuvres, puis la rentrée à la maison, tout près de la mer avec la petite barque de pêche toujours dansante, et dont la voile, quand on l'apercevait de loin, avait toutes sortes de couleurs, selon que le soleil l'éclairait. Je revoyais tout cela, j'entendais mille choses harmonieuses échappées depuis longtemps de mon esprit. Et tout cela, c'était la tendresse trompée de cette mère qui l'évoquait. Et si je ne lui ai pas révélé notre sacrilège, à cette mère, c'est que j'ai été lâche, c'est que j'ai pensé que vous ne pardonneriez pas, je me suis vu perdu, la honte sur moi, la vie désormais impossible, votre haine acharnée à ma perte. La pauvre femme ! Rien n'a crié en elle que je suis un fourbe, un imposteur, un misérable. Rien ! Rien ! C'est dommage. Je vous le jure, Patoche, cela m'eût soulagé de la voir tout à coup se dressant, les yeux remplis de mépris, m'accuser de mensonge. Mais elle m'a cru ! son cœur a soif de tendresse et s'abreuve à la coupe qu'on lui a tendue.

—Tra la la, chantonnait Patoche. Tout cela c'est de la poésie, mon garçon, et nous sommes en réalité. Du reste, la poésie, ça dore la vie, on dore bien les pillules, je ne t'empêche pas d'en avoir.

Mais Gironde ne semblait pas entendre ces plaisanteries cyniques. Toujours sombre, toujours les yeux baissés, il disait à mi-voix :

—Cette pauvre femme, je ne sais pourquoi il me semble que je vais l'aimer comme si elle était ma mère !

VIII

Nos lecteurs ont dû voir que Patoche était, avant tout, un homme pratique. Ils savent également que ce n'était pas pour le seul plaisir de conduire les fils d'une intrigue savamment ourdie qu'il avait amené Pierre Gironde dans les bras de Mme de Cheverny.

Patoche voulait faire sa fortune. Le hasard l'avait bien servi jusque-là, mais il se méfiait du hasard. Si jamais Mme de Cheverny concevait sur lui comme sur Gironde quelques doutes, adieu la fortune rêvée. Et les dangers pouvaient naître de plusieurs côtés.

Marjolaine, qui avait menti à Patoche en tronquant les détails de l'abandon de Jacques, pouvait être amenée à dire la vérité toute entière à la comtesse. Au lieu d'un fils, Marguerite se trouverait en présence de deux enfants. Il lui faudrait choisir, et Marjolaine, ayant avancé un fait, sans nul doute le prouverait. C'était le premier danger. D'autres périls venaient de l'intimité établie entre Jacques et la famille de Cheverny. Un danger encore, c'étaient les remords de Gironde.

Il ne fallait donc pas perdre de temps. Quand il aurait entre les mains de quoi vivre désormais, et largement vivre, il disparaîtrait. Ce qu'il lui restait à faire pour le moment, c'était tout d'abord de frapper le premier coup à la caisse de Mme de Cheverny. En second lieu, c'était de mettre Jacques et Marjolaine dans l'impossibilité de lui nuire. Pour cela, il fallait briser l'intimité naissante entre eux et la famille du colonel. C'était facile. Il y songerait. Cela lui donnerait du répit.

(A suivre)